



# EXTÉRIEUR.

## ESPAGNE.

Madrid, le 30 mars.

LA Gazette de vendredi dernier a annoncé l'entrée solennelle qui a eu lieu le 23 de ce mois, en cette capitale, du premier corps de troupes françaises, aux ordres de S. A. I. Mgr. le grand-duc de Berg et de Clèves, lieutenant de S. M. l'EMPEREUR DES FRANÇAIS, et commandant de ses armées en Espagne. Les habitants de Madrid ont vu avec un plaisir extrême l'entrée dans leurs murs, des héros d'Eylau, de Dantzick et de Friedland; ils admiraient l'élégance et l'éclat de ces troupes, après tant de fatigues et de marches; ils ne font pas moins d'éloges du bon ordre et de la discipline qui regnent parmi elles. S. A. I. le grand-duc de Berg, et, à son exemple, les généraux et les chefs, s'efforcent de maintenir et de fortifier par tous les moyens possibles, le bon esprit de leurs soldats, et l'excellente conduite qu'ils observent. En échange, les habitants de Madrid remplissent à l'envi les devoirs sacrés de l'hospitalité; et le gouvernement voit avec la plus grande satisfaction cette harmonie et cette fraternité entre les individus des deux peuples alliés et unis entre eux, non moins par le sentiment d'une estime mutuelle, que par l'intérêt de la cause commune.

Extrait de la Gazette extraordinaire du jeudi 31 mars 1808.

Comme on n'a point publié le résultat de la procédure faite à l'Escurial, ainsi qu'on l'avait annoncé dans un avis du 30 octobre de l'année passée, le roi notre seigneur, désirant que tous ses sujets soient instruits des procédés dont on a usé dans cette circonstance envers sa royale personne, et envers plusieurs officiers de sa maison et autres personnes de son service, a ordonné qu'il fût rédigé un résumé abrégé de cette affaire, beaucoup mieux connue depuis les découvertes faites dans les papiers du prince de la Paix, et dont les détails suivent :

Le 28 octobre de l'année dernière, le roi pere envoya au marquis de Caballero, secrétaire des dépêches générales des grâces et de justice, plusieurs papiers qui avaient, dit-on, été trouvés parmi ceux du sérénissime prince des Asturies, notre roi et seigneur actuel. Ces papiers consistaient,

1°. En un petit cahier de douze feuilles, ou un peu plus, écrites de la main de sa majesté;

2°. Un autre papier de cinq feuilles, écrit aussi de sa main;

3°. Une lettre datée de Tavalera, du 28 mai, d'une écriture déguisée et sans signature;

4°. Une méthode et la manière de s'en servir pour écrire en chiffres avec plusieurs numéros et nombres, et une feuille de papier écrite, sans signature.

Le petit cahier de douze feuilles est un mémoire dont le but était de faire connaître, avec le plus grand respect, au roi pere, toute la vie et les injustices de don Manuel Godoi, prince de la Paix. Ce mémoire renfermait des détails sur la naissance, les actions, la fortune, l'orgueil et le despotisme de cet individu. Le prince des Asturies se mettait aux pieds de son auguste pere, pour le supplier d'ordonner qu'il fût faite une enquête en sa présence, par ses sujets les plus dignes de sa confiance, ou par les premiers que le hasard offrirait pour connaître la vérité des faits contenus dans ce mémoire, et, par suite de cette connaissance, d'éloigner d'auprès de lui le prince de la Paix, de l'exiler lui et toute sa famille où il le jugerait convenable; l'assurant que cette mesure de pure précaution répandrait la joie et l'allégresse parmi tous ses sujets. Ce mémoire renfermait beaucoup d'autres idées tendantes au même but et au bonheur de la nation. On les passa sous silence ici, parce que ce que l'on vient de dire suffit pour en donner une notion exacte : toutefois il ne faut pas oublier de dire que le prince des Asturies finissait par prier son pere, au cas où il n'approuvât point son projet, d'avoir la bonté de lui en garder le secret, à cause des dangers auxquels il se verrait exposé (lui son fils).

Le papier écrit en cinq feuilles, avait pour objet principal d'inviter à employer secrètement de nombreux suppôts pour découvrir et déjouer

tous les projets du Prince de la Paix, et présentait en même tems les moyens convenables dans cette circonstance.

La lettre datée de Tavalera est de D. Juan Escoiquitz, chanoine et dignitaire de l'église de Tolède, ancien précepteur de S. M. C'est une réponse à différentes demandes qui lui avaient été faites.

Les chiffres et la méthode pour s'en servir sont du nombre des moyens de correspondance qu'il est permis d'employer en beaucoup d'occasions, sur des matières bien différentes.

Enfin la feuille détachée et sans signature est d'un des serviteurs du prince, notre roi actuel, qu'il avait éloigné de lui précédemment, et dont le contenu n'a aucun rapport aux affaires présentes.

Le jour suivant, 29 octobre, furent convoqués, à minuit, dans l'appartement du roi pere, les secrétaires-généraux des dépêches, et le président par interim du conseil, qui décidèrent que S. M. actuellement régnante, serait interrogée sur le contenu de ces papiers. S. M. fut appelée dans l'appartement de son auguste pere, dans lequel elle fut arrêtée, sans la laisser communiquer avec personne, si ce n'est avec de nouveaux gentilshommes et de nouveaux valets-de-chambre. Dans la même nuit furent arrêtés tous les serviteurs de S. M.

Le 30 suivant, le roi pere envoya au marquis de Caballero un ordre daté du même jour, et qu'il devait rendre public dans tout le royaume. Dans lequel notre seigneur et roi était désigné comme un traître, ainsi que ses serviteurs. Cet ordre d'après le témoignage de S. M. et de quatre secrétaires des grâces, de la justice et de la guerre, était écrit en entier de la main de don Manuel Godoi Prince de la Paix, qui, dans ce moment, se trouvait à Madrid. L'original de cette lettre n'a pu être joint aux pièces du procès, parce que dans les affaires de cette nature, l'original est renvoyé au souverain, et la copie seule expédiée et publiée.

Le même jour 30, S. M. se voyant arrêtée et sans communication, crut convenable de faire connaître ce qu'elle avait fait pour le bien de la patrie, et surer enfin de l'état d'oppression dans lequel elle se trouvait. Elle déclara au marquis de Caballero, ce même jour 30, que dans le désir d'accroître la prospérité des Espagnes, elle demandait à s'unir avec une princesse du sang français, et que les démarches qu'elle avait faites pour y parvenir étaient libres et spontanées; ajoutant que ce qu'il avait fait n'avait eu pour but que de tromper ses augustes parens de la confiance absolue qu'ils avaient dans don Manuel Godoi... Que craignant qu'il n'abusât de son ascendant et de son pouvoir dans le royaume, S. M. avait jugé nécessaire et convenable aux intérêts de l'Etat de donner au duc de l'Infantado un pouvoir écrit de sa main, avec la date en blanc, et scellé d'un cachet noir, à l'effet de prendre le commandement des troupes dans la Castille-Neuve, dans le cas où son auguste pere viendrait à mourir.

A cette époque, le prince de la Paix vint au palais de l'Escurial, et s'étant rendu à l'appartement de S. M. régnante, il lui présenta une lettre écrite, par laquelle S. M. demandait pardon à son auguste pere; ne voulant point se refuser à donner cette nouvelle preuve de son respect filial à ses augustes parens, S. M. signa cette lettre qui fut insérée dans le décret du 5 novembre.

S. M. régnante bien convaincue qu'il n'existe point d'autres délits de la part du duc de l'Infantado, sujet aussi distingué que bien méritant, de même que du côté de don Juan Escoiquitz, auteur des premiers papiers écrits de la main de S. M., et de la lettre datée de Tavalera, dictée par le véritable dévouement qu'il a pour son royal élève, et ayant également pour innocens les autres serviteurs compromis dans cette affaire,

Ordonne qu'il sera fait des recherches sur l'information prise à leur égard par le conseil du 6 novembre, et établit un nouveau conseil pour réviser et rapporter l'accusation du crime de trahison intenté au duc de l'Infantado, à don Juan Escoiquitz, au marquis d'Ayerbe, au comte d'Orgas, et aux autres défectueux... Afin qu'il soit déclaré qu'il n'a jamais existé contre eux aucune preuve d'un délit aussi atroce que celui qui est mentionné dans les décrets du 30 octobre et du 5 novembre, et qu'il n'existe plus le plus léger soupçon sur la fidélité de ces sujets.

D'un accord unanime les commissaires du nouveau conseil ont rendu la sentence suivante :

### Sentence.

Au palais royal de Saint-Laurent, le 25 janvier 1808.

Les illustres Seigneurs... etc. (suivent les noms) ayant pris connaissance du procès et de l'accusation intentée contre le duc de l'Infantado, etc. etc. etc. etc., ainsi que des charges énoncées contre eux, déclarent en leur ame et conscience qu'ils absolvent et déchargent de toute accusation le duc de l'Infantado, etc. etc., déclarent en outre que tout ce qui s'est passé à leur égard ne peut préjudicier en rien à la bonne réputation dont ils jouissent, et qu'ils sont dignes de la confiance de leur souverain.

Déclarent encore que la prison que plusieurs d'entre eux ont subie, ne peut en aucune façon altérer leur honneur, ni les empêcher de reprendre leurs anciennes fonctions;

Les recommandent à la justice et à la bienveillance de S. M.

Et ordonnent, pour terminer la procédure commencée par décret royal, le 30 octobre 1807, que la sentence présente, sous le bon vouloir du roi, soit imprimée et publiée à l'effet de détruire et d'aneantir les funestes préventions énoncées dans le décret royal du 9 novembre dernier.

Et ont signé... etc.

### Envoi de la sentence.

Sire, le doyen du conseil remet dans les mains royales de V. M. la minute du procès instruit contre les détenus à raison des intelligences qu'ils avaient avec le prince des Asturies, et la sentence que le conseil a rendue. Cette sentence a été confirmée par les ministres que V. M. avait nommés pour juger cette affaire. Tous ont confirmé, d'un avis unanime, qu'elle était conforme à la loi, après s'être bien convaincus qu'elle était exécutée dans toutes ses dispositions. Nous prions V. M. de nous faire connaître sa volonté suprême.

Que tout ce qu'ordonne S. M. soit manifesté au public.

## ROYAUME DE NAPLES.

Naples, le 26 mars.

Nous attendons ici le lieutenant-général Colli qui avait résidé jusqu'à présent à Florence en qualité de ministre de S. M. l'empereur d'Autriche, et qui doit venir remplir les mêmes fonctions auprès du roi de Naples.

— Dans le cours du mois de janvier passé, il est né à Naples 1539 individus, il en est mort 1471; il a été célébré 320 mariages.

Dans le courant de février, il est né 1607 individus; il en est mort 1471, et 393 mariages ont été célébrés. La différence est en faveur de janvier de 68, et pour février de 341.

(Journal de l'Empire.)

## ÉTAT ROMAIN.

Ancône, le 1<sup>er</sup> avril.

La reine de Naples est arrivée ici dans la nuit du 26 mars, accompagnée de M. le gouverneur-général, qui était allé la recevoir à la frontière de son gouvernement; elle est descendue au palais du marquis Triomfi, lequel avait été disposé à cet effet. S. M. a daigné admettre à lui faire la cour, M<sup>me</sup> la marquise Triomfi et M<sup>me</sup> Meuron, épouse du consul de France en cette résidence. Elle a reçu en outre le consul de France, le chef de l'état-major, le commandant de la garde et le marquis de Triomfi, qui tous ont été admis à la table de S. M. La ville était illuminée d'une manière brillante. Le lendemain la reine, après avoir entendu la messe, s'est remise en route pour Naples.

(Journal de Paris.)

## ALLEMAGNE.

Des bords du Mein, le 4 avril.

Les communes juives du royaume de Westphalie vont recevoir un nouveau catéchisme; il contiendra les principes de leur religion en langue allemande.

(Journal de Francfort.)



## ROYAUME DE HOLLANDE.

Utrecht, le 4 avril.

Un service funebre solennel a été célébré ce matin, dans la chapelle de S. M., pour le général Noguez, grand-veneur, grand-Croix de l'Ordre de l'Union, etc.

— S. Exc. M. de la Rochefoucauld, ambassadeur de France près S. M. le roi de Hollande, attendu depuis quelques jours en cette résidence, habitera l'ancien hôtel de l'Ordre Teutonique.  
(*Courier de l'Europe.*)

Du 5 avril.

Notre ville doit donner, demain, une fête très-brillante aux officiers revenus de l'armée du Nord : on espère que S. M. l'honorera de sa présence.

— On éprouve déjà, depuis quelques mois, l'effet salutaire des écluses construites à Katwyk. Cet ouvrage, fait depuis le règne de notre monarque, porte, comme toutes ses actions, l'empreinte de son amour pour ses sujets, et de son désir ardent de contribuer à leur bonheur et à leur sûreté.  
(*Publiciste.*)

Amsterdam, le 2 avril.

La célébration de la fête de l'Union reste fixée au 25 avril.

— Les commissaires de la caisse d'amortissement ont eu, le 1<sup>er</sup> de ce mois, l'honneur de présenter à S. M. un exposé détaillé de leurs opérations pendant l'année 1807 ; il y ont joint un état général de leur caisse au 31 décembre dernier. Il résulte des pièces que, du 1<sup>er</sup> janvier au 31 décembre de ladite année, la caisse a amorti un capital de 3,464,996 fr., rendant annuellement 130,545 fr.  
(*Gazette de France.*)

Du 4 avril.

S. M. vient de rendre un décret concernant l'organisation complète de la marine. Le corps des officiers de la marine royale sera composé de 2 maréchaux, 2 vice-amiraux, 4 chefs d'escadre, 36 brigadiers d'escadre, colonels ou majors ; 36 lieutenants-colonels, 36 lieutenants supérieurs, 100 lieutenants en premier, 100 lieutenants en second, 60 enseignes, 140 élèves. Les appointemens d'un maréchal sont fixés à 18,000 flor.; ceux d'un vice-amiral, 7500 ; d'un chef d'escadre, 5500 ; d'un brigadier d'escadre, 5000 ; d'un colonel de marine, 4000 ; d'un major, 3400 ; d'un lieutenant supérieur, 1600 ; d'un premier lieutenant, 900 ; d'un lieutenant en second, 700 ; d'un enseigne, 300 ; et d'un élève, 150 florins.

— On travaille toujours avec la plus grande activité dans nos chantiers pour l'armement d'une croisière contre l'ennemi. Nous avons assez de moyens et de ressources pour lui causer les plus grands dommages.  
(*Journal de l'Empire.*)

## INTÉRIEUR.

Bordeaux, le 6 avril.

S. M. l'EMPEREUR ET ROI est arrivée à Bordeaux le 4 de ce mois, à huit heures du soir. Elle était attendue dès le matin, et le peuple qui couvrait la rive, ainsi que la garde d'honneur et la garnison rangées en bataille devant l'arc de triomphe consacré à Napoléon, pressaient par leurs vœux le moment où le plus admiré et le plus chéri des souverains entrerait dans une de ses bonnes villes, dans une cité loyale et fidèle. Le bruit s'étant répandu que S. M. ne viendrait que le 5, les troupes retourneront dans leurs quartiers et les habitants chez eux ; il ne restait plus qu'un petit nombre de gardes d'honneur à pied et à cheval lors du débarquement de S. M., qui fut aussitôt conduite au palais de la préfecture. S. M. annonça qu'elle recevrait le lendemain les autorités.

Hier, vers midi, elles furent admises, à présenter leurs hommages ; elles reçurent des réponses pleines de bonté. S. M. daigna converser avec les membres de la chambre du commerce ; elle s'informa de la situation de la place, et déploya dans le cours de cet entretien des connaissances générales et particulières faites pour étonner les négocians eux-mêmes ; elle leur donna de hautes espérances ; et ils se retirèrent également pénétrés de l'accueil qu'ils avaient reçu, et charmés des promesses d'un monarque qui n'en fait jamais en vain.

S. M. l. sortit ensuite du palais, escortée par la garde d'honneur à cheval ; elle se rendit au Champ-de-Mars ; y passa en revue les troupes ; se porta ensuite vers la rivière, s'y embarqua sur l' yacht de la ville, parcourut le port, descendit à terre vis-à-vis le magasin des vivres, monta à

cheval, s'avança jusqu'au Château-Trompette, traversa les cours de cette forteresse, et rentra dans son palais.

Il est impossible de peindre la joie, l'amour, l'enthousiasme qui ont éclaté partout à la vue de S. M. l. : les maisons étaient désertes, excepté celles d'où l'on pouvait espérer de pouvoir contempler le monarque ; une foule immense couvrait les quais, les rues, les places publiques ; l'air retentissait des cris, mille fois répétés, de vive l'EMPEREUR ! tandis que les bâtimens pavoisés et le bruit de leur artillerie, semblaient animer le fleuve même, et y faire régner l'allégresse qui se montrait avec tant de franchise et d'effusion dans la ville.

Le soir, il y a eu illumination, et jamais on n'en vit de plus générale, parce que jamais le sentiment qui invitait à ce signe de réjouissance ne fut plus universel.

Du 7 avril.

S. M. l'EMPEREUR ET ROI a eu hier un lever ; elle paraît avoir été ensuite fortement occupée du travail de son cabinet ; elle a été attendue pendant une grande partie du jour par une multitude innombrable, avide de jouir encore de la présence d'un monarque dont chacun veut avoir les traits gravés dans la mémoire comme ses exploits et dans les cœurs ; mais S. M. n'est sortie de l'enceinte de son palais que pour se rendre au spectacle : dès qu'elle y a paru, la salle, où les spectateurs se pressaient jusque dans les corridors, a retenti des plus vives explosions de l'enthousiasme et de la joie. Ces sentimens ont été portés jusqu'à une sorte d'ivresse, lorsque ce front auguste, si souvent couronné par la victoire, a daigné s'incliner devant la plus belle assemblée qui ait jamais décoré le magnifique théâtre de Bordeaux.

Pour aller à la comédie, S. M. n'a voulu d'autre escorte que sa garde d'honneur bordelaise, à qui elle a également bien voulu permettre de faire constamment le service au palais.

(L'Indicateur.)

Extrait du rapport fait au commissaire principal de marine à Bordeaux, par le commissaire de la frégate de S. M. la Thémis, commandée par M. Meynard, capitaine de frégate en rade de Toulon, le 28 mars 1808.

Les frégates de S. M. la Thémis et la Pénélope sorties de la rade de Bordeaux, le 21 janvier 1808, ont filé 11 et 12 nœuds par heure (4 lieues), par un vent de N. O. forcé. La Pénélope a toujours eu l'avantage de la marche sur la Thémis.

Le 24, les frégates ont amariné par 45° 6' de latitude nord et 13° de longitude, le navire américain le Bristol-Packet, de 300 tonneaux, richement chargé de marchandises seches venant de Londres pour New-York. Le capitaine de ce navire naviguait avec tant de sécurité, qu'il a dit avoir eu connaissance du décret de S. M. du 17 décembre 1807, mais qu'il ne se doutait pas qu'il y eût des frégates françaises en mer.

Le 27 janvier 1808, par 37° 33' de latitude nord, et 18° 17' de longitude ouest, les frégates ont amariné le brick anglais l'Orient de 180 tonneaux venant des Açores avec un chargement d'oranges destiné pour Londres.

Le 30, elles ont été reconnaître le Vieux-Salé, côte de Barbarie.

Le 2 février, elles ont fait accoster une goëlette américaine venant de Marseille et allant à Boston ; ses papiers étant en règle, on lui a permis de continuer sa route, et on y a embarqué l'équipage de la première prise amarinée, avec les vivres nécessaires pour la traversée.

Du 3 au 9 février, les frégates ont croisé sur la côte de Barbarie près la Rache.

Le 10 au soir, les vents ayant acquis de la force, elles ont pris la route du détroit de Gibraltar. A neuf heures du soir, elles côtoyaient la baie de Tanger, et y ayant aperçu des vaisseaux anglais à l'ancre, la faiblesse du vent a fait craindre d'être reconnus au jour, et en conséquence ces frégates ont reviré de bord.

Le 11 février, on a amariné la felouque portugaise le San-Antonio, de 60 tonneaux, chargée de fruits secs pour Gibraltar.

Le 18, on a amariné le corsaire anglais l'Actif, de 18 canons de 6, sortant de Falmouth et ayant jeté à la mer ses canons pendant la chasse.

Le 29 février, les frégates de S. M. ont amariné six bâtimens anglais de 3 à 400 tonneaux, tous richement chargés de différentes marchandises et denrées : ils faisaient partie d'un convoi de 70 voiles parti de Londres, escorté par une frégate et destiné pour la Barbade. La plus considérable de ces prises a été dirigée sur la Martinique avec un équipage français.

Les frégates ont continué leur croisière à 60 lieues du détroit. Les vents étant devenus

favorables le 17 mars, elles ont passé le détroit à 9 heures du soir.

Le 19, les frégates ont amariné deux navires anglais de 3 à 400 tonneaux richement chargés, dont l'un sortant de Gibraltar se rendait à Malte, et l'autre sortant de Malte était destiné pour Londres. Ces deux prises ont été brûlées. On a cependant retiré quelques ballots de marchandises que l'on a distribués aux équipages.

Le 23 mars, les frégates ont mouillé à Ajaccio, île de Corse.

Le 24 elles ont appareillé, et le 25 elles ont amariné à la vue de l'île, le corsaire anglais la Sirène, portant 10 canons de 12 et monté par 60 hommes d'équipage. Ce corsaire était la terreur du cabotage de l'île. Les frégates l'ont conduit à Ajaccio et mis à la disposition du général commandant la place.

Le 26, les frégates ont appareillé d'Ajaccio et sont arrivées le 28 à Toulon, sans avoir un seul malade, et en état de reprendre la mer sur-le-champ. Leurs prises sont estimées à 6 millions.

Le commissaire principal de marine au port de Bordeaux,

AUGUSTE BERGEVIN.

Gap, le 5 avril.

Hier, 2 avril, à 5 heures 35 minutes, nous avons éprouvé un tremblement de terre qui a duré 90 secondes. La secousse a eu divers degrés d'intensité. Sa direction était du sud au nord. Le beffroi de la ville a rendu un son. Dans plusieurs maisons, les clochettes ont sonné, dans d'autres la vaisselle a été culbutée. C'est le troisième événement de cette nature que nous éprouvons depuis 1751.

Nancy, le 5 avril.

Le 2 de mois, à la sortie du spectacle, les chevaux du général Belfort prirent le mors aux dents. Plusieurs personnes coururent après, sans pouvoir les atteindre. Arrivés hors la porte de la citadelle, M<sup>me</sup> Desnoyers qui était dans la voiture avec M<sup>me</sup> Belfort, ouvre la portière et se précipite dehors ; M<sup>me</sup> Belfort, ayant dans ses bras son fils âgé de six ans, ne voulut pas l'abandonner ; elle fut entraînée jusque dans la rivière de la Meurthe, au-dessus du pont de Malzéville ; bientôt les chevaux furent à la nage, et la voiture enfoncée dans l'eau à une telle hauteur, que M<sup>me</sup> Belfort fut obligée de mettre son fils sur ses épaules, pour le préserver d'être noyé. Le sieur Blanzey, caporal de la compagnie de réserve, avait suivi la voiture, depuis le moment de son départ, autant que ses forces avaient pu le lui permettre ; arrivé sur le pont, il entend les cris de M<sup>me</sup> Belfort, il aperçoit la voiture dans l'eau. Il descend du pont, se précipite dans la rivière tout habillé, saisit les brides des chevaux, et les ramène au bord. M<sup>me</sup> Desnoyers a été assez grièvement blessée dans sa chute, mais cet événement désastreux n'a occasionné à M<sup>me</sup> Belfort que les suites inévitables des craintes qu'elle a eues pour la vie de son fils. Le dévouement du sieur Blanzey est d'autant plus digne d'éloges, qu'il ne sait pas nager, et qu'il n'a pu être arrêté par les dangers auxquels il s'exposait en entrant, la nuit, dans l'endroit le plus périlleux de la rivière.

Fécamp, le 7 avril.

Le sieur Coquais, préposé des douanes à Fécamp, ayant sauvé, au péril de sa vie, le 1<sup>er</sup> octobre dernier, 7 individus de l'équipage du corsaire l'Espoir qui faisait naufrage, le ministre de l'intérieur avait décidé qu'il serait accordé une médaille à cet employé. Dimanche dernier, 3 du courant, des piquets de garde nationale, de canonniers et de douaniers s'étant rassemblés avec les autorités constituées, ont assisté à une messe militaire : de-là ils se sont rendus sur la place d'armes, où M. le maire, après avoir prononcé un discours analogue à la circonstance, a remis au brave Coquais la médaille au milieu des plus vives acclamations et des cris répétés de vive l'EMPEREUR !

Paris, le 9 avril.

## GRANDE-CHANCELLERIE

DE LA LÉGION D'HONNEUR.

Translation du cœur du général Malher à Sainte-Geneviève.

Le général de division Malher, grand-officier de la Légion d'honneur, chevalier de l'Ordre du Lion de Bavière, est mort à l'armée d'observation de la Gironde, le 13 mars.

Il a été enterré dans l'église de Saint-Pierre de Valladolid, avec tous les honneurs dus à



son rang et à sa qualité ; mais M. le général en chef Dupont, Grand-Aigle de la Légion d'honneur, partageant le vœu de l'armée, désirant, avec elle, d'honorer le plus possible, la mémoire de ce brave général, et voulant se conformer, autant que les circonstances le lui ont permis, au décret, impérial, qui ordonne que les grands-officiers de la Légion d'honneur seront enterrés à Sainte-Geneviève, a fait porter à S. Exc. le grand-chancelier de la Légion, le cœur du général Malher, par M. Boulard, légionnaire et capitaine-aide-de-camp de cet officier général.

La translation a eu lieu le vendredi 8 avril.

On s'est réuni au palais de la Légion d'honneur, sur l'invitation de S. Exc. le grand-chancelier.

Les colonnes qui environnent la cour de ce palais, ainsi que celles du péristyle et du vestibule étaient garnies d'écharpes noires et de lauriers.

La boîte qui renfermait le cœur du général Malher, était placée sur une estrade tendue de noir, au milieu de la coupole du palais.

Le cortège est parti à midi dans l'ordre suivant :

- 1°. Un détachement de cavalerie.
- 2°. Un corps de musique.
- 3°. Un grand nombre de voitures dans lesquelles étaient :
- MM. les chefs de division de la grande chancellerie ;

L'état-major de la première division, et de la place ;

Les généraux de division en activité et qui se trouvaient à Paris ;

M. le général de division Hullin, commandant de la Légion d'honneur, chevalier de l'Ordre du Lion de Bavière, commandant la première division militaire et la place de Paris ;

Les grands-officiers de la Légion d'honneur ;

LL. EE. les ministres, maréchaux et autres grands-officiers de l'Empire, grands-officiers de la Légion d'honneur.

4°. S. Exc. le ministre de la guerre.

5°. S. Exc. le grand-trésorier de la Légion d'honneur.

6°. S. Exc. le grand-chancelier de la Légion d'honneur.

7°. Un second corps de musique.

8°. Une grande voiture de deuil dans laquelle la boîte renfermant le cœur du général Malher était placée sur une estrade, avec la décoration de grand-officier de la Légion, et l'épée du général.

9. Un troisième corps de musique.

10°. Des voitures de deuil, dans lesquelles étaient l'aide-de-camp et les parens du général Malher.

11°. Un détachement de cavalerie.

Des corps de troupes bordaient la haie.

S. Exc. le grand-chancelier, en remettant au chapitre de la basilique métropolitaine et à M. l'archiprêtre de Sainte-Geneviève le cœur du général Malher, a prononcé le discours suivant :

« Messieurs du chapitre de la basilique métropolitaine, et vous, M. l'archiprêtre de Sainte-Geneviève,

« Je vous remets le cœur du général de division Malher, grand-officier de la Légion d'honneur, et chevalier de l'Ordre du Lion de Bavière.

« Depuis plus de trente ans, le général Malher servait sa patrie ; et cependant il avait à peine dépassé la moitié de sa brillante carrière.

« La victoire l'avait vu proclamer général sur le champ de bataille, combattre à Marengo sous les yeux du plus grand des capitaines, y repousser sept fois la cavalerie ennemie, et cueilli de nouveaux lauriers dans ces campagnes éternellement mémorables d'Autriche, de Prusse et de Pologne.

« Des bords de la Baltique, il arrivait sur ceux de l'Ebre ; et tout d'un coup la mort l'a frappé au milieu de ses frères d'armes consternés.

« Les regrets de l'armée ont changé sa mort en triomphe. La tombe qu'elle lui a élevée sur une terre voisine des rives africaines, et son nom inscrit sur celles du Niémen, seront placés par la postérité parmi les innombrables monumens qui attesteront la gloire du plus puissant des Empereurs. Sa mémoire vivra parmi les braves, parmi les membres de cette Légion, qui se félicitait de le compter dans ses premiers rangs ; et pendant que la plus grande partie de sa dépouille mortelle reposera chez un peuple allié, son cœur, qui a battu tant de fois pour l'honneur, la patrie et Napoléon, sera déposé dans le dernier asyle que le plus grand des héros et le plus sage des monarques a consacré aux sages et aux héros.

« Et vous, ministres de Dieu, terminez vos augustes cérémonies, proférez les dernières paroles sacrées, et adressez au Très-Haut, les vœux de ces braves, de ces généraux, de ces grands officiers, qui rendent un dernier hommage au général qu'ils chérissaient. »

M. Roman, archiprêtre de Sainte-Geneviève, a répondu :

Monseigneur,

« Nous recevons avec respect le précieux dépôt que S. M. I. et R. a ordonné de confier à notre garde.

« Le héros dont le génie plane sur le Monde, comme sur les combats, qui soumit la victoire à ses ordres, et le hasard à ses calculs, qui dispose de la gloire et des Empires, qui jette dans leur sein le germe d'une longue félicité, Napoléon a voulu réparer par les honneurs rendus au général Malher, l'injustice ou l'erreur de la mort, qui le respecta au milieu des horreurs de la guerre, qui le frappa au milieu de ses jeux.

« Le cœur du général Malher sera déposé dans cet asyle, où la patrie honore tout ce qui fut grand, où la religion consacre tout ce qui fut utile, où reposent sous la garantie de l'immortalité les grands-hommes de l'Empire.

« Le général Malher avait droit à cet hommage ; il naquit à Paris, de parens honnêtes et vertueux, qui lui donnerent une éducation soignée et chrétienne. Ils avaient observé la trempe de son âme sensible et ferme ; ils le destinaient à un état qui exige aussi du courage, puisqu'il faut braver la mort, mais qui le puise dans des motifs supérieurs à la gloire ; le jeune Malher consulta la gloire, et se jeta dans une carrière où les lauriers et les cyprès s'entrelacent pour couronner la valeur.

« Vint le tems où l'armée couvrit de son éclat tous nos excès, où elle garantit la France de sa perte, où le soldat qui lui avait voué son bras, put lui consacrer son génie ; M. Malher revola sous les drapeaux.

« Dans ces armées où cent mille héros rivaux et réunis ont pris les ailes et les yeux de l'aigle qui les guide, M. le général Malher parvint aux grades et aux honneurs par l'impéiosité de son courage, sans doute, mais aussi par la sagesse de ses vues et la profondeur de ses combinaisons.

« Il avait montré de grands talens, il avait fait de grandes actions, il fut nommé grand-officier de la Légion d'honneur.

« On peut les passer sous silence les actions éclatantes du général Malher, elles appartiennent à l'histoire, qui en rendra compte à la postérité. C'est son âme qu'il faudrait peindre, sa belle âme, sa loyauté franche et généreuse, un caractère ouvert, sincère, vrai, un noble désintéressement, une profonde et douce sensibilité : mais si on le tire de l'armée pour le suivre dans sa famille, des réflexions cruelles viennent aggraver les regrets que nous cause sa perte, et rembrunir sous le pinceau les couleurs qui conviendraient à sa vie, à ses vertus domestiques.

« Il fut heureux puisqu'il fut utile, il fut aimé, il méritait si bien de l'être ; mais il fut époux, il était père ; il vit mourir une épouse chérie, il a laissé six enfans orphelins. »

Les prières ordinaires ont été chantées, et le cœur a été déposé dans l'un des caveaux du temple.

## JURISPRUDENCE COMMERCIALE.

*Formules des actes et opérations relatives aux faillites, cessions et réhabilitation, conformément au nouveau Code de commerce ; par M. Fournel, jurisconsulte (1).*

(Voyez le Moniteur du 9 décembre 1807, n° 343.)

Dans son *Commentaire sur le Code de commerce*, M. Fournel s'était borné à développer la théorie de la nouvelle législation en matière de faillite, théorie qui n'avait peut-être pas été saisie promptement, et sur laquelle il paraissait que quelques personnes s'étaient méprises.

Le succès de cet ouvrage a justifié l'opinion que l'on s'en était faite et que nous en avons donnée ; le savant jurisconsulte qui en est l'auteur, a dissipé quelques préventions et rassuré par ses exposés lumineux, le commerce qui ne connaissait point encore tout ce que la nouvelle loi sur les faillites lui donne de garantie et de sécurité dans les transactions ; M. Fournel, en

développant la théorie, a opéré une sorte de révolution dans les esprits et a préparé l'application qu'on en peut faire aux cas imprévus ou difficiles.

Mais il restait à considérer cette nouvelle législation dans ses moyens d'exécution, ce qui est général est le côté faible de toutes celles que le tems n'a point encore éprouvées.

En matière de lois, comme l'observe judicieusement M. Fournel, on ne manque pas de systèmes séduisants tant qu'ils sont sur le papier, mais l'essai en fait bien souvent connaître les défauts ou l'insuffisance ; il fait appercevoir les obstacles imprévus qui retardent ou même arrêtent l'exécution dans sa marche.

Il croit aussi qu'une manière sûre de vérifier la bonté d'une loi, serait de l'accompagner sur-le-champ des *formules* nécessaires à sa pratique. « C'est alors, dit-il, qu'on s'apercevrait de ce qui lui manque et des omissions qui ont échappé à la rédaction. »

M. Fournel fait lui-même l'application de ce procédé au 3<sup>e</sup> livre du Code de commerce, (celui qui contient la matière des faillites) ; c'est l'objet de l'ouvrage dont il s'agit dans cet article.

Cette manière d'analyser la loi en faisant passer sous les yeux, et pour ainsi dire au tamis, chacune de ses dispositions, peut mieux qu'aucune autre en faire connaître les omissions, en indiquer les lacunes, ainsi que l'auteur a été à même de le vérifier dans son travail, et comme il l'explique dans son *Discours préliminaire*, auquel nous renvoyons.

Ces lacunes, au reste, ne peuvent jamais être regardées comme une imperfection de la loi, elles tiennent à la forme plutôt qu'au fond, et sont du nombre de celles que les rédacteurs des lois regardent comme devant faire la part des jurisconsultes, si l'on peut parler ainsi.

M. Fournel rappelle à ce sujet la remarque faite par les rédacteurs du projet de *Code civil*, imprimé en l'an 9.

« Dans cette immensité d'objets divers qui composent les matières civiles, on ne peut pas plus se passer de jurisprudence, que de lois.

« Dans les matières mêmes qui fixent l'attention du législateur, il est une foule de détails qui lui échappent, et qui sont trop contentieux et trop mobiles pour devenir l'objet d'un texte de loi, et que nous abandonnons à la jurisprudence et à la discussion des hommes instruits.

« C'est au magistrat et au jurisconsulte, pénétrés de l'esprit des lois, à en diriger l'application. »

Ces omissions se trouvent réparées, en ce qui concerne les faillites, par les *formules* contenues dans l'ouvrage de M. Fournel ; elles comprennent non-seulement les actes nominativement indiqués par le Code, mais encore ceux qu'il a délaissés.

Chaque formule est précédée d'un sommaire qui en prépare l'emploi, en indiquant l'article de la loi auquel il se rapporte, et en en développant les intentions ; en sorte que ces sommaires forment un assez bon commentaire du 3<sup>e</sup> livre.

A l'aide de cette méthode, la matière des faillites se trouve complètement traitée et ne laisse rien de douteux ou d'embarassant dans l'exécution des lois qui s'y rapportent.

En effet, le texte des lois se bornant à indiquer ce qui doit être fait, les formules montrent comment ; elles mettent la loi en action et manifestent sa pensée, si l'on peut dire ainsi, en la dégagant de l'obscurité qui aurait pu la rendre incertaine.

Ces formules ne sont pas jetées çà et là sans ordre et sans rapport ; l'auteur les a en quelque sorte liées à une action principale, qui leur sert de base. C'est une faillite qu'il prend à son ouverture et qu'il suit dans toutes les chances dont elle est susceptible jusqu'au moment de la réhabilitation ; espèce de drame qui a son exposition, son intrigue et son dénouement.

Ce cadre, adopté par l'auteur, lui facilite le moyen de placer en scène les divers personnages qui concourent à l'instruction d'une faillite ; débiteur, agens, syndics provisoires, syndics définitifs, notaires, commissaires-priseurs, greffiers, huissiers, officiers de police, commissaire de la faillite, juge de paix, magistrat de sûreté sont mis en action dans ces formules, suivant l'emploi qui est assigné à chacun d'eux par la loi ; on les voit, pour ainsi dire, agir, parler, se combattre, se rapprocher dans la direction qui leur convient à chacun respectivement.

En réunissant donc cette collection de formules aux observations sur le troisième livre du Code de Commerce, on aura un traité très-complet de la matière des faillites, peut-être même le plus complet ; car M. Fournel, en s'emparant de cette partie de la nouvelle législation, semble en avoir ouvert et fermé la carrière, en s'efforçant de ne

(1) Un volume in-8°. — Prix, 3 fr. pour Paris.

A Paris, chez M<sup>me</sup> veuve Nyon, rue du Jardin, n° 1 ; Stoupe, imprimeur du tribunal de commerce, rue de la Harpe, n° 4 ; M<sup>me</sup> veuve Richard, libraire, rue de Sorbonne, n° 19 ; M<sup>me</sup> veuve Dufresne, libraire, au Palais de Justice ; Rondonneau, libraire, au dépôt des lois, rue Saint-Honoré, hôtel de Boulogne.



laisser rien à dire de nouveau à ceux qui pourraient s'en occuper après lui.

On peut regarder ce livre comme une sorte de manuel nécessaire aux fonctionnaires publics, appelés par leur place à intervenir dans l'instruction d'une faillite. Mais son utilité peut même s'étendre au-delà, puisqu'il y a dans la société, jusques dans les classes les plus étrangères au commerce, des circonstances où l'on se trouve intéressé à une faillite, en sa qualité de propriétaire, de capitaliste, ou de beaucoup d'autres manières.

Des divers moyens de mettre cette matière à la portée de tout le monde, celui des formules paraît le plus court et le plus utile; il est positif, précis, porte sur les actes mêmes et indique la conduite à tenir; on est ainsi facilement initié à des connaissances qui sont ordinairement le domaine exclusif d'une seule classe de personnes. Les créanciers sur-tout doivent plus que d'autres en profiter, puisqu'à l'aide des formules placées dans le rapport successif des actes et des poursuites qui les nécessitent, ils pourront suivre des yeux la marche de la procédure et surveiller leurs propres intérêts.

Un autre avantage de cet ouvrage, par la clarté qu'il jette sur la matière, sera sans doute de propager chez l'étranger l'intelligence de notre Code de Commerce; car, dans les lois comme dans les sciences, les bons livres sont les canaux par où circulent les idées utiles, et se répandent les institutions qui contribuent au bonheur et à la puissance des nations.

PEUCHET.

## POÉSIE.

### Fragments d'un épître sur la Pudeur.

Ariste, la Pudeur, qui rehausse les ames,  
Je ne la borne pas à briller dans les femmes :  
Ce respect de soi-même et ce pur sentiment  
Du beau sexe et du nôtre est l'égal ornement,  
Et les hommes enclins aux vertus naturelles  
Ont aussi leur pudeur qui leur sied comme aux belles.  
Je comprends en ce mot ce délicat honneur  
Fier dans l'adversité, juste dans le bonheur,  
Charme de l'amitié, lustre de l'héroïsme,  
Dont même en nos talens reluit le noble prisme,  
Et dont l'amour surtout reçoit cet ascendant  
Propre à dompter le cœur le plus indépendant.  
Cette grâce en chaque âge a sa noble décence,  
Dans l'épouse qu'on prend survit à l'innocence,  
Eclate dans son port, anime sa candeur,  
Oppose aux vœux galans une honnête froideur;  
De mœurs et de vertus elle dote une fille :  
La femme sage enfin, surveillant sa famille,  
Comme a dit Salomon, qui la nomme un trésor,  
D'une maison solide est la colonne d'or.  
Sa sensibilité polie et délicate,  
Hait le méchant qui raille et le menteur qui flatte :  
Tout a son juste point; un discours louangeur,  
Non moins que le cinisme, excite la rougeur.  
En outrant votre éloge en face on vous affronte :  
Il faut être impudent pour l'écouter sans honte;  
Et, pour le soutenir, les grands n'ont d'autre appui  
Que leur maintien distrait, ou leur auguste ennui :  
C'est en les regardant que la Pudeur inspire  
De ne vendre en leur cour ni son cœur, ni sa lyre.

Mais, de peur de louer, tel à blâmer enclin  
Du sel des mots piquans fait un abus malin :  
Le railleur délicat en craint l'effet extrême ;  
S'il a pu vous blesser il se trouble lui-même ;  
Honteux de votre honte, il renferme ses traits.  
Un Grec avait ouï des plaisans indiscrets  
D'un jeune homme raillant l'innocence attaquée ;  
Et, protégeant soudain sa faiblesse moquée,  
« Courage ! de rougir pourquoi te défends-tu ?  
« Ta couleur est, dit-il, celle de la vertu. »  
Souvent tu demandas pourquoi mon cœur fidèle  
Semble au joug de l'hymen demeurer si rebelle,  
Et pourquoi la beauté, pouvant trop sur mes sens,  
N'obtient que les tributs de mon volage encens ?  
Tu me connais; tu sais que, guéri des caprices,  
Je hais des séducteurs les communs artifices,  
Et l'éclat ridicule et l'art efféminé  
Du fat novice encor, et du fat suranné.  
Des coquettes du tems se grossir une liste,  
N'est qu'un bien sot triomphe et qu'un plaisir bien triste :  
Mais, en ses goûts légers, mieux vaut changer cent fois  
Que d'attacher son ame à quelque indigne choix.  
La Pudeur en Vénus est la première grâce.  
La Pudeur m'aurait seule enchaîné sur sa trace.  
On a pu me séduire, et non me captiver,  
Pourquoi ? C'est qu'un tel charme est bien rare à trouver !  
Que Clarisse en effet m'accepte pour esclave,  
Je m'y voue, et l'amour n'a plus rien que je brave.

« Bon ! me vas-tu répondre, en te riant de moi,  
« Voudrais-tu donc payer d'une éternelle foi

« Le penchant scrupuleux d'une vaine Lucrèce  
« Qui, pensant que l'aimer est manquer de sagesse,  
« D'un œil froid te verra brulant à ses genoux,  
« N'obtenir qu'un refus de tes soins les plus doux ?  
« Et qui, de son orgueil prisant la seule gloire,  
« Epuisera tes feux même avant ta victoire,  
« Et de sa résistance ayant compté les mois,  
« Cherche un terme décent pour se rendre à tes lois ?  
« Ou préférerais-tu, dans ton idolâtrie,  
« Quelque innocente encor, loin du monde nourrie,  
« Qui, ne sachant que fuir notre témérité,  
« Voit en monstre l'amour, par ses crimes cité,  
« Et, malgré sa frayeur, plus tard apprivoisée,  
« En ses bras qu'elle a craints passe en fille avisée. »

— Tais-toi, c'est te jouer que peindre sous ces traits,  
De l'aimable Pudeur les appas doux et vrais.  
Non, la peur d'une sottise, et le ton d'une prude,  
N'ont rien d'une vertu si simple et sans étude.  
D'une bégueule en vain l'opiniâtre orgueil  
M'oppose sa grimace en mesurant l'écueil,  
Et, fier des hasards qui reculent sa chute,  
Change un tendre combat en une altière lutte ;  
Je la juge, et mon art, s'il peut l'envelopper,  
Ne tend qu'à la punir d'avoir cru nous tromper.  
Ma leçon est plus douce envers une ingénue  
Qui s'ignore, et me fuit, par l'âge retenue,  
Content si le premier je peux guérir un jour  
Son effroi puéril du formidable amour.  
Ce n'est point la Pudeur qui la rendit farouche :  
Un baiser est l'aveu que l'en fera sa bouche,  
Si tu sais la convaincre, ardent à l'engager,  
Que par fois le plaisir s'aborde sans danger.

Telle ne doit l'honneur de sa réserve austère  
Qu'aux rigueurs des verroux, qu'à l'œil prompt d'une mère,  
Telle, en un sang glacé qu'arrête un phlegme lent,  
Sent languir de son cœur le désir indolent ;  
Pâle fleur, que l'amour ni le printemps n'enflamme,  
Ses sens ont la froideur dont se vante son ame.  
L'une, tiède pour nous, s'acquiert notre respect,  
Et prend notre rival dont l'embrâse l'aspect :  
L'autre, à son morne époux épargnant tout ombrage,  
Dément ses feux couverts d'un maintien grave et sage,  
Et trahit par son rire, ou l'éclair de ses yeux,  
Pour les mots ambigus son goût licencieux.  
Ami, tu les verras, Pénélopes trompeuses,  
De dix amans quittés séductrices pompeuses,  
Les réunir en cercle, et d'un calme effronté  
De tous leurs souvenirs braver l'impureté.  
Ah ! que vous rougiriez, objet tendre et candide,  
Dont un seul cœur aimant charma le cœur timide,  
Si dans votre mémoire en présence d'autrui  
Un seul de leurs affronts vous troublait devant lui !  
Jeune beauté, croyez à mon expérience :  
D'un heureux choix futur ayez la prévoyance :  
L'amour vous veut entière, et son cœur exaucé  
Ainsi que l'avenir réclame le passé.  
S'il n'est déjà plus tems, sa sourde jalousie  
Grondera les ardeurs dont vous fûtes saisie,  
Et vous affligera de n'avoir à donner  
Que des faveurs sans prix qu'on vous fit profaner.

Je méprise aussi l'art d'une fausse rigueur :  
La femme qui médite, en croyant se défendre,  
Quel droit on peut sans risque offrir, ou laisser prendre,  
Que l'empire du cœur ne force à tout céder,  
Devait, moins faible encor, savoir mieux tout garder.  
L'amour, l'amour, plus tard, l'eût instruite peut-être  
Que des cœurs qu'il saisit il est l'aveugle maître,  
Et que le tendre oubli de ses feux emportés  
Prête une voile innocent même à ses voluptés.  
Psyché, nue en ses bras, paraît encor modeste,  
Et son flambeau s'allume à cette ame céleste.

Malheur à l'Actéon, profane curieux,  
Qui porte sur Diane un œil injurieux !  
Il trahit des appas jaloux qu'on les ignore :  
Leur gloire est qu'avant lui nul ne les vit encore.  
Oui, si même Vénus qu'expose Phidias  
Montre sans vêtement de pudiques appas,  
C'est qu'il voila son corps de décence divine.  
O de cette vertu ravissante héroïne ;  
O pure Nausica, d'Ulysse dépouillé,  
Ton œil soutient l'abord, sans en être souillé :  
Ta chasteté l'accueille échappant à Neptune,  
Et dans sa nudité voit sa seule infortune.

Ah ! que j'aime au palais du noble Alcinoüs,  
Suivre de Nausica les timides vertus !  
Son cœur se réfugie au doux sein de sa mère.  
Digne et haute leçon des grands tableaux d'Homère !  
J'y vois que la Pudeur, peinte en ses demi-dieux,  
Anoblit les beaux-arts, les vers mélodieux :  
Eût-il su la chanter s'il ne l'eût bien connue ?  
Sa muse s'embellit de sa grâce ingénue.

Là, le malheur, qu'entoure un auguste intérêt,  
De ses besoins trahis veut cacher le secret :  
Là, l'hospitalité généreuse et discrète,  
Tremble d'interroger l'adversité muette ;  
Et les dons, qu'au héros on porte en son sommeil,  
Au loin à son insu devant son réveil :  
Bientôt, le séparant de son hôte sensible,  
Les vastes mers rendront tout refus impossible.

Telle, obligeant un cœur fier, et n'osant s'ouvrir,  
La Pudeur des bienfaits l'engage à les souffrir,  
Et le poids allégé de la reconnaissance  
Devient de deux amis la noble jouissance !  
Divia chante des Grecs ! illustre mendiant !  
Sans doute, en ton exil, un tel soin prévoyant  
A réparé pour toi, loin de ta ville antique,  
L'impudeur qu'épala l'ignorance publique.  
Peut-être ta réserve, en taisant tes travaux,  
Abandonna les prix à tes grossiers rivaux :  
Le génie est sans brigue et doute de soi-même.  
Qui l'eût dit que, des rois instruction suprême,  
Tes beaux vers, d'Alexandre élevant la grandeur,  
Poseraient une borne à sa fongueuse ardeur ?  
Les abus de la force auraient fleuri sa gloire ;  
La modération, pudeur de la victoire,  
Lui fit du nom de mère, en plaignant les vaincus,  
Traiter la reine en pleurs, mère de Darius.  
Il rougira qu'un jour le sang de sa blessure  
De l'orgueil d'être un dieu vengeant sur lui l'injure,  
Devant les Grecs railleurs démentant son faux nom,  
L'oblige à s'avouer qu'il n'est pas fils d'Ammon.  
Il n'oserait, craintif des sarcasmes d'Athènes,  
Priver de son soleil le libre Diogène :  
A cet esprit si fier son cœur se sent uni :  
Alexandre l'admire, Attila l'eût puni.

LOUIS LEMERCIER.

## CONSERVATOIRE IMPÉRIAL.

Cinquième exercice des Elèves, dimanche 10 avril 1808, à deux heures après-midi, dans la salle du Conservatoire.

### PROGRAMME.

- 1°. Ouverture du Jeune Henri de M. Méhul.
- 2°. Air de Martini, chanté par M<sup>lle</sup> Vuarnier.
- 3°. Concerto de clarinette, de M. Franco-Dacosta, exécuté par lui-même.
- 4°. Air de Mozart, chanté par M<sup>lle</sup> Gorla.
- 5°. Concerto de violoncelle, de M. Lamare, exécuté par M. Fémé jeune.
- 6°. Quartetto dei Viaggiatori Felici, de M. Cherubini, chanté par M<sup>lle</sup> Vuarnier, MM. Nourrit, Boulanger et Albert.
- 7°. Symphonie en ut, de Beethoven.

Les personnes qui desireront faire réserver des loges, sont priées de se faire inscrire d'avance.

## GRAVURES.

### Les Nymphes au Bain.

Cette gravure offre sous ce titre un des plus ingénieux et des plus agréables sujets de la mythologie traité avec beaucoup de grâce; elle est d'après un tableau de M. le Thiers, actuellement directeur de l'Ecole impériale des arts à Rome. Elle est dessinée et gravée sous la direction de M. Desnoyers si connu par les belles estampes du *Belisaire* et de la *Belle Jardinière*, par MM. Noël et Massard : elle est d'une exécution qui répond parfaitement à la grâce du tableau et à celle du sujet.

Elle se trouve rue du Cœur-Volant, n° 7, faubourg S.-Germain, et chez Bance aîné, rue Saint-Denis, n° 214. Prix, 18 fr., et avant la lettre, 36 fr.

## COURS DU CHANGE.

### Bourse d'hier.

### EFFETS PUBLICS.

Cinq p.  $\frac{1}{2}$  jous. du 22 mars 1808. 84 fr. 60 c.  
Act. de la B. de Fr. 1261 fr. 25 c.

## SPECTACLES.

*Académie impériale de Musique.* Aujourd'hui, la Caravane du Caire, et Psyché.  
*Théâtre Français.* Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui, Polyeucte, Molière avec ses amis.  
*Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois.* Les comédiens ordinaires de S. M. donneront aujourd'hui, l'Ordre et le Désordre, la Petite Ville, et la Tapisserie.  
*Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres.* Aujourd'hui, le Faucon, Haine aux Femmes; et la Vallée de Barcelonnette.

De l'imprimerie de H. AGASSE, rue des Poitevins, n° 6.